

**Université linguistique d'État. Moscou.**  
**6 novembre 2018**

## **Une lecture de la Révolution française par Alexis de Tocqueville : la continuité entre l'ancien et le nouveau régime**

**Pr. Jean-Baptiste Noé. Docteur en histoire - Sorbonne.**

Mesdames, Messieurs les Professeurs, Mesdames, Messieurs,

La Révolution française fait partie de ces événements qui ont coupé l'histoire du monde en deux : il y a un avant et un après. Et depuis la fin de celle-ci, les historiens et les hommes politiques ne cessent d'interpréter cet événement et de tenter de le comprendre, parfois de façon honnête, parfois pour le rattacher à leur propre combat. Alexis de Tocqueville (1805-1859) est un homme à part dans l'analyse de la Révolution. Du fait de sa famille d'une part. Parmi ses aïeux on trouve Chrétien-Guillaume de Malesherbes, protecteur des philosophes des Lumières, dont il a permis la publication des ouvrages, avocat de Louis XVI et guillotiné en 1794 pour avoir défendu le roi. On y trouve aussi François-René de Chateaubriand, un des plus grands écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle, opposant à Napoléon I<sup>er</sup>, ministre de Louis XVIII et ambassadeur de France. Tocqueville est issu de l'aristocratie française, celle qui a à la fois préparé la Révolution et qui en a aussi le plus souffert. On lui doit un livre brillant, *De la démocratie en Amérique* (1835) dans lequel il fut l'un des premiers à comprendre le système démocratique, dans ses avantages et ses dangers. Cela lui valut une élection à l'Académie française et la reconnaissance intellectuelle comme grand homme de lettres. Alexis de Tocqueville n'est pas seulement un historien, mais aussi un praticien de la politique. Député, président de département, ministre des Affaires étrangères, il a vécu et pratiqué la politique. Quand il en parle, c'est donc à la fois comme théoricien et comme praticien, ce qui confère à son propos une densité et une profondeur que n'ont pas les autres analystes. Avec *L'Ancien régime et la Révolution* (1856), Tocqueville s'inscrit comme un historien majeur de cet événement. Son livre est original. Il est bref. Il ne cherche pas à établir une chronologie des faits, mais à comprendre l'événement. C'est davantage un essai, un livre d'analyse. Dès son époque, les écrits sur la Révolution étaient nombreux : Jules Michelet, François Guizot, Adolphe Thiers et bien sûr Karl Marx, qui a vécu à Paris au même moment que Tocqueville. Mais l'approche de Tocqueville est différente de ces auteurs. Il s'inscrit dans l'école libérale française pour qui la Révolution est plus une continuité qu'une rupture. Trois écoles historiographiques se dessinent. Pour deux d'entre elles, la Révolution est une rupture. Les révolutionnaires considèrent la Révolution comme le début

d'une nouvelle époque ; la France est passée de l'ombre à la lumière. Pour eux, la France est née en 1789. Les réactionnaires considèrent la Révolution comme un terme. Pour eux, la France est morte en 1789. À l'inverse des deux précédents, les libéraux considèrent la Révolution comme un moment. Celle-ci est insérée dans l'histoire de France et n'est qu'un événement, certes majeur, d'une histoire qui a débuté avant et qui se poursuit après. Cette école essaye de prendre ce qu'il y a de bon dans la Révolution et de rejeter ce qu'il y a de mauvais. C'est le courant intellectuel dans lequel s'inscrit Alexis de Tocqueville. Dans ses études, surtout dans *L'Ancien régime et la Révolution*, Tocqueville développe une réflexion essentiellement fondée sur le droit. Cela lui sert à démontrer le passage de l'âge aristocratique à l'âge démocratique. Mais son analyse semble s'arrêter en 1789. Il n'évoque jamais ni la terreur ni la dynamique révolutionnaire, comme si cet aspect-là de la Révolution ne l'intéressait pas.

### **I/ Une étude de la Révolution par le droit et le fonctionnement administratif**

Alexis de Tocqueville est un authentique historien qui fonde son travail sur l'étude des sources. Il mène ses recherches à Paris et en province, à Tours, pour étudier l'évolution du droit administratif à la fois au niveau de la capitale et dans les provinces. Cela lui permet de comprendre les transformations administratives de la France au long du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce sont ces évolutions qui, pour Tocqueville, sont à l'origine de la Révolution. Celle-ci n'est pas une révolte du peuple contre ses seigneurs, comme le croyait l'historiographie marxiste et encore moins une aspiration à la liberté face à un système politique oppresseur. La Révolution de 1789 est plus un aboutissement qu'un commencement. Tout au long du siècle, la France a connu une centralisation administrative qui a concentré les pouvoirs entre les mains non du roi, mais de l'administration de Versailles (à l'époque capitale de la France). Cette centralisation a donc retiré du pouvoir aux nobles et aux seigneurs. Du coup, leurs privilèges sont devenus injustifiés aux yeux de l'opinion. D'où la révolte de 1787-1789 qui conduisit à une redéfinition de la structure politique de la France. Il y a donc une continuité entre l'Ancien Régime et la Révolution. Le nouveau régime a récupéré la centralisation du pouvoir et de l'administration que l'ancien régime avait commencée. D'une certaine façon, la Révolution achève la marche de l'Ancien régime. De nombreuses réformes inabouties sous Louis XVI trouvent leur aboutissement sous la Révolution : la suppression des privilèges fiscaux, l'uniformisation des poids et mesures, la réorganisation territoriale (fin des provinces et création des départements), la création du Musée du Louvre. Tous les blocages rencontrés par Louis XVI au cours des années 1770-1780 ont sauté d'un coup, ce qui a permis aux révolutionnaires, qui étaient en grande partie composés de la haute noblesse, de les faire appliquer. Par un aspect paradoxal, ceux qui s'étaient opposés aux réformes de Turgot et de Louis XVI les ont ensuite fait adopter durant l'été 1789. L'analyse de Tocqueville est novatrice. Il démontre que la Révolution était presque accomplie dès avant la Révolution. Par conséquent, la rupture révolutionnaire est une distorsion idéologique. La révolution est davantage un discours sur elle-même dans lequel elle se présente comme novatrice, comme un événement réellement transformateur. Son analyse de la Révolution est donc essentiellement juridique. D'où les reproches que l'on peut lui faire, notamment dans sa minoration de la violence et de la dynamique révolutionnaire. Nous en parlerons en troisième partie.

Tocqueville a constaté qu'au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, les lois édictées par Paris n'étaient pas suivies sur le terrain, si bien que les édits et les lois devaient être sans cesse repris et réaffirmés : « Une règle rigide, une pratique molle ; tel est le caractère de l'Ancien Régime ». C'est cette faiblesse du pouvoir qui est à l'origine de la chute du roi. Ce que n'avaient pas compris les marxistes. Un pouvoir n'est pas renversé parce qu'il est fort, mais parce qu'il est faible. Si Louis XVI avait fait tirer sur la foule, en 1790 ou en 1792, il aurait conservé son trône. Ayant refusé de verser le sang du peuple, il s'est trouvé à la merci de celui-ci qui a pu le renverser, le juger et l'exécuter. La Révolution quant à elle n'a jamais hésité dans l'usage de la force. De 1793 à 1794, elle a fait arrêter des milliers de personnes qu'elle a exécutées, avec ou sans procès. En 1795, elle fait tirer sur les députés monarchistes qui ont gagné les élections et qui viennent ouvrir la séance du Parlement. À Paris d'une part, en province aussi, les répressions ont été nombreuses. L'histoire du XX<sup>e</sup> siècle a poursuivi la démonstration de ce fait : les pouvoirs qui oppriment le peuple sont assurés de rester en place. Si Gorbatchev avait réprimé la révolte des Hongrois et des Polonais en 1989, le régime soviétique n'aurait pas sombré. C'est son refus de verser le sang qui a permis la dissolution pacifique du système soviétique. Tocqueville est un des premiers à avoir compris cela. Et il l'a compris parce qu'il l'a vécu à deux reprises. En juillet 1830 et en février 1848 les rois de France, Charles X d'une part, Louis-Philippe ensuite, ont refusé de faire usage de l'armée pour réprimer les manifestants. Du coup, ils ont été renversés. En revanche, en juin 1848 les républicains modérés font tirer le canon sur les républicains extrémistes. Il y a certes des centaines de morts, mais cela permet à la république de conserver son pouvoir. Tocqueville a donc démontré ce paradoxe apparent : la révolution fut causée par la faiblesse du régime, non par sa force. La révolution a donc pu se couler dans le moule juridique de l'ancien régime.

La révolution est également la conséquence de l'apparition d'une nouvelle classe sociale et d'une nouvelle aristocratie, celle des fonctionnaires :

Les fonctionnaires administratifs, presque tous bourgeois, forment déjà une classe qui a son esprit particulier, ses traditions, ses vertus, son honneur, son orgueil propre. C'est l'aristocratie de la société nouvelle, qui est déjà formée et vivante : elle attend seulement que la Révolution ait vidé la place. (Chap. V)

Les fonctionnaires sont l'armature des nouveaux régimes. Les chefs changent, les généraux tombent, les dirigeants sont exilés ou guillotins, mais les fonctionnaires demeurent. C'est eux qui captent et qui incarnent le véritable pouvoir. Ils traversent tous les régimes, tous les coups d'État, tous les changements constitutionnels. Eux aussi profitent de la faiblesse des régimes, car ils peuvent alors s'épanouir, étendre leur toile et assurer leur contrôle. Ils ont ainsi plus de pouvoir que les ministres ou les chefs d'État. Et face à un droit qui devient de plus en plus complexe, les fonctionnaires ont l'avantage de connaître les règles juridiques quand les dirigeants sont souvent assez peu au fait du fonctionnement de l'administration. Ils sont la part de l'ombre qui dirige réellement le pays, ce que l'on appelle l'État profond. Tocqueville est l'un des premiers à avoir perçu cela et à avoir mis en avant leur rôle et leur poids. Entre 1789 et 1801, la France a connu huit régimes politiques différents. De cette instabilité politique éclot le pouvoir des hommes de l'ombre que sont les fonctionnaires administratifs. Le danger bien

perçu par Tocqueville c'est que la classe des fonctionnaires prend totalement le contrôle du pays, établissant un despotisme administratif qui aggrave à son tour les conséquences de la centralisation gouvernementale. Ce pouvoir parfois sans fin de l'administration est le propre des sociétés démocratiques, dont Tocqueville a bien perçu la nouveauté et la naissance au cours de la Révolution française.

## **II/ Le passage de l'aristocratie à la démocratie**

Ce n'est pas le peuple qui a fait la Révolution, ce sont les nobles. C'est eux qui, en juillet 1789, demandent et obtiennent la rédaction d'une constitution, ce qui met un terme à la monarchie absolue. C'est la noblesse qui abolit les privilèges lors de la nuit du 4 août 1789. Cette abolition est portée par trois hommes : La Rochefoucauld-Liancourt, Noailles et le duc d'Aiguillon, qui appartiennent à de très anciennes familles françaises, qui sont de grands propriétaires terriens et qui sont beaucoup plus riches que le roi. Enfin, c'est la noblesse qui, le 26 août 1789, proclame la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, qui est une synthèse de toute la pensée politique du XVIII<sup>e</sup> siècle. En cette fin d'été 1789, la révolution est terminée. Les réformes portées par Louis XVI depuis dix ans ont été adoptées, les nobles payent désormais des impôts et l'égalité de tous devant la loi est reconnue. Louis XVI est proclamé « Le restaurateur de la liberté française ». Comme l'écrit à son roi l'ambassadeur d'Angleterre à Paris : « Jamais on n'a vu une révolution si pacifique. » Si Louis XVI avait fait preuve de davantage d'autorité, tout en serait resté là et il serait présenté dans les manuels scolaires comme le plus grand roi que la France ait connu. Mais l'histoire a ensuite dérapé.

Ce que Tocqueville a compris, c'est que le nouveau régime n'est pas politique, mais social. C'est le passage de l'âge aristocratique à l'âge démocratique. La démocratie n'est pas une forme politique de gouvernement, c'est un état social où il y a l'égalisation des conditions de vie. La démocratie est donc d'abord et avant tout juridique : c'est l'égalité de toutes les personnes devant la loi ; contrairement à l'aristocratie qui repose sur une inégalité fondamentale devant la loi. C'est donc la conception du droit qui est différente. Tocqueville a une formation de juriste et il a longtemps exercé comme juge à Versailles. D'où son regard affuté sur les questions juridiques. Cette vision rejoint les trois courants historiographiques que nous avons cités au début. Les révolutionnaires accordent le primat à la politique et au social, les réactionnaires à la tradition, les libéraux au droit. Dans son analyse de la Révolution française, Tocqueville s'inscrit définitivement dans ce dernier courant de pensée.

Cette naissance de la démocratie, il l'avait déjà étudié dans ses deux ouvrages issus de son voyage en Amérique. La différence avec la France est néanmoins de taille. En Amérique, c'est un peuple nouveau qui s'est installé dans une terre nouvelle. Les colons ont fondé une société *ex nihilo*. Ils ont donc pu choisir plus librement leurs institutions. Le fait que la population soit issue de colons déracinés de leurs pays renforce aussi le sentiment égalitaire, car ils viennent tous d'une année zéro à partir de laquelle il leur faut bâtir un pays. La situation est radicalement différente en France. Il y a ici toute une histoire et une tradition qui font que la démocratie ne peut être établie à partir de rien, mais qu'elle est l'aboutissement d'un processus. En Amérique, il y a création d'un Nouveau Monde. En France, il y a passage d'un

monde à l'autre. C'est ce passage que Tocqueville cherche à comprendre et à analyser. Lui-même n'est pas un adhérent complet et joyeux de la démocratie. S'il comprend que ce passage est inéluctable, il n'en approuve pas forcément toutes les modalités. Dans la *Démocratie* il avait compris les dangers potentiels de ce nouveau système social et ses analyses postérieures ont confirmé sa pensée. C'est en cela qu'il se fait l'authentique penseur de la révolution. Aux États-Unis, la société était vierge. Il y a donc eu naissance. En France, il y avait les racines entremêlées des siècles passés, il y a donc eu changement et rupture, ce que l'on appelle révolution. Cette révolution, c'est la disparition de l'aristocratie, qui était une manière de vivre et de voir le monde : une noblesse. La Révolution française a conduit à un changement de la pensée humaine que manifestent avec éclat les changements vestimentaires. Les révolutionnaires abandonnent les perruques et les visages poudrés et ils troquent les culottes contre des pantalons. Les transformations vestimentaires illustrent les transformations sociales.

Le vecteur de cette transformation a été le rôle joué par les écrivains et les philosophes. Tocqueville consacre un chapitre lumineux au rôle des écrivains au XVIII<sup>e</sup> siècle et à la façon dont ils ont contribué à façonner le monde nouveau. Il le sait d'autant mieux que c'est son oncle, Malesherbes, qui fut le protecteur et l'éditeur de la plupart des philosophes des Lumières. Puisque la noblesse était privée de pouvoir politique du fait de la centralisation de l'administration, celle-ci s'est réfugiée dans les lettres et le pouvoir culturel. Les écrivains ont donc eu un rôle essentiel dans la société, occupant le devant de la scène. La politique n'ayant pas d'espace de libre discussion dans un parlement ou une assemblée, c'est dans les livres, les journaux et les pièces de théâtre qu'elle a pu s'exprimer. Le rôle politique que jouèrent les nobles dans d'autres pays, notamment l'Angleterre, fut joué en France par les écrivains, réunis dans ce que l'on a nommé les salons. La littérature a assumé une fonction politique. Mais les intellectuels sont, par nature, des personnes totalement étrangères à l'expérience politique et à la réalité concrète. Leur rôle est d'inventer et d'imaginer, non de faire. Rousseau, Voltaire, Diderot ont ainsi eu tout le loisir d'imaginer les meilleures constitutions possible, les meilleures sociétés, le meilleur homme. Coupés du réel, les écrivains ont imaginé un monde parfait que certains ont ensuite essayé de pratiquer dans la réalité. La monarchie, en détruisant l'aristocratie, a constitué les écrivains en substituts imaginaires d'une classe dirigeante. La politique n'avait plus besoin d'être incarnée dans le réel, il lui suffisait de s'ancrer dans le ciel et de promouvoir l'imaginaire. Là résident les catastrophes de la Révolution et les grandes violences que celle-ci a engendrées, car rien n'est pire que des intellectuels qui veulent construire un homme parfait dans une société parfaite.

### **III/ La violence et la dynamique révolutionnaire**

Une chose manque chez Tocqueville : l'analyse du processus révolutionnaire. Nous l'avons dit, il étudie le droit, les structures administratives et sociales, tout ce qui forme le soubassement de la société, mais il n'étudie pas les passions humaines, les violences, les destructions. Sa révolution s'arrête en 1789. Et peut-être est-ce lui qui a raison. Après l'été 1789, ce n'est plus la révolution libérale, celle qui défend les droits et les libertés des personnes, c'est autre chose. Sa famille a été durement éprouvée par la Révolution. Son cousin Chateaubriand s'est exilé en 1792. Son arrière-grand-père Malesherbes a été guillotiné en 1794

pour avoir été l'avocat de Louis XVI, lui qu'il fut pourtant le défenseur des philosophes des Lumières. Son grand-père Louis de Rosambo est guillotiné en 1794, de même que plusieurs de ses oncles et de ses cousins. Son père et sa mère auraient dû être guillotins en juillet 1794, mais ils ont été libérés grâce à la chute de Robespierre le 27 juillet. Sa famille lui a raconté cette violence, mais lui n'en parle pas dans ses livres. Pour Alexis de Tocqueville, il semble inconcevable que cela soit la révolution. Ainsi, il ne parle pas des massacres de septembre 1792, quand près de 1 300 personnes sont tuées à Paris, dont une majorité de prêtres. Il ne parle pas de la Terreur, de la guillotine, des guerres de Vendée, des fusillades de Lyon, de l'assassinat du roi, de la haine contre le christianisme et de la destruction des églises. Pourquoi ? Ce n'est pas par ignorance des faits, nous l'avons vu. Ce n'est pas non plus par amour de la violence. Les massacres de juin 1848 lui répugnent et il déteste l'empereur Napoléon III parce que celui-ci a pris le pouvoir en faisant un coup d'État. Il reste profondément royaliste et attaché à l'ordre, bien qu'il fût un ministre de la république. Il comprend très bien le lien entre 1787 et 1789, mais moins bien la suite de la révolution et notamment la violence omniprésente dans celle-ci. Il ne parle pas de la dynamique révolutionnaire, des transformations internes à celle-ci, de la violence et des bouleversements politiques. Il n'évoque pas le messianisme jacobin, la guerre idéologique qui débute à partir de 1792, la volonté révolutionnaire de porter la révolution à travers toute l'Europe, y compris jusqu'en Russie. Il ne traite pas non plus du patriotisme et du nationalisme qui sont nés avec la révolution ni des transformations de la guerre, qui devient une guerre nationale et populaire et non plus une guerre de soldats de métier. Il ne s'interroge pas non plus sur les répétitions de la révolution. Pourquoi la volonté révolutionnaire ressurgit-elle en 1830 et en 1848, et ensuite en 1870 avec la Commune ? C'est que pour lui ce n'est pas la révolution, c'est autre chose. La révolution, pour Tocqueville, s'arrête en 1789. La suite n'est que la conséquence de l'irruption de la démocratie dont la forme exacerbée va jusqu'à effacer les personnes. Pour comprendre ce qu'il en pense, il faut revenir à *La démocratie en Amérique* ainsi qu'à des documents moins connus, des lettres et des rapports qu'il a rédigés en tant que député sur la conquête de l'Algérie que la France était en train de débiter. C'est là que l'on peut trouver les analyses de Tocqueville sur la violence non de la révolution, mais de la démocratie constructiviste. Ces analyses sont d'autant plus intéressantes qu'elles dépassent largement le cadre révolutionnaire et qu'elles peuvent permettre de comprendre le fonctionnement des systèmes totalitaires du XX<sup>e</sup> siècle.

L'approche d'Alexis de Tocqueville est donc très originale. D'un côté il réduit la Révolution française à la séquence 1787-1789, de l'autre il étend la violence révolutionnaire bien au-delà de la période de la terreur qui court de 1792 à 1794 pour démontrer qu'elle est le soubassement de la démocratie elle-même. Ce faisant, il ne termine pas la révolution à 1795 ou même 1815, mais il donne la possibilité de la rattacher à tous les systèmes totalitaires du XX<sup>e</sup> siècle et au-delà. Tocqueville est ainsi un authentique penseur libéral. D'un côté il pense la révolution comme la reconnaissance du droit et de la personne, de l'autre il montre les dangers de l'égalitarisme dans l'effacement de la personne et le non-respect des droits naturels. Ce qui fait de cet auteur un penseur toujours essentiel pour comprendre et penser notre monde.

